

Echos du NIFFF

NEUCHÂTEL
INTERNATIONAL
FANTASTIC
FILM FESTIVAL

30 juin au 8 juillet 2017

Takashi Miike et sa vedette,
Kento Yamazaki, au NIFFF

Pour cerner le public-cible :

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films :
<http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :
<http://filmrating.ch/fr/verfahrenkino/suche.html?search=>

Index des recensions :

Page 2

Dérives adolescentes – Coming out tous azimuts

Super Dark Times, Kevin Phillips, Etats-Unis 2017

Page 3

Mon Mon Mon Monsters, Giddens Ko, Taiwan 2017

Tragedy Girls, Tyler MacIntyre, Etats-Unis, Canada 2017

Grave/ Raw, Julia Ducournau, France, Belgique 2016

Page 4

Dystopies

Stille Reserven / Réserves occultes, Valentin Hitz, Suisse, Autriche, Allemagne 2016

Hostile, Mathieu Turi, France 2017

Page 5

Survival

Trapped, Vikramaditya Motwane, Inde 2017

Cuvée NIFFF 2017

17^e NIFFF, 37'000 entrées (près de 1'000 de plus que l'an dernier) pour 45'600 visiteurs : en balayant large dans le choix de ses (genres de) films, en alliant découverte, multiplicité et audace, en s'offrant la visite de grosses pointures du 7^e Art, comme Takashi Miike, Terry Gilliam (2005), John Landis (2006), Joe Dante (2008), Kevin Smith (2014) et autre John Carpenter (2016), le NIFFF s'est creusé un créneau rassembleur, qui déborde largement du fantastique et du cinéma asiatique.

Je reprends ci-après la définition du fantastique donnée dans l'éditorial du site NIFFF :

« *Le fantastique : laboratoire esthétique du 7^{ème} Art dès l'Âge des Pionniers :*

Le concept de « cinéma fantastique » sur lequel repose la programmation du NIFFF est ouvert et englobant : est fantastique tout film qui transgresse ce qui est communément accepté comme la « réalité ordinaire » définie par les « lois de la nature ». Ces transgressions peuvent prendre des formes très diverses : de la plus spectaculaire à la plus subtile.

Elles peuvent en effet aussi bien nous faire pénétrer dans des mondes totalement imaginaires, qu'introduire un doute infime sur notre façon habituelle de percevoir la réalité quotidienne. Le Festival s'intéresse à tous ces décalages. Ce qui lui permet de programmer une très grande variété de films: du blockbuster au film d'auteur, de la comédie noire à la science-fiction, de l'animation image par image à l'imagerie digitale. Le but du Festival est de révéler le dynamisme actuel du genre ainsi que son rôle essentiel dans l'histoire du cinéma d'ici et d'ailleurs. »

Cet axiome étant énoncé, vu et approuvé, il ne me reste qu'à vous parler des 31 films qui ont émaillé mon séjour neuchâtelois. Il y en a eu quelques-uns de plus, passés ici sous silence, à cause d'une envie intense de changer d'air, ou d'une irrésistible attaque de paupières. Ce qui m'amène à saluer et louer les présentateurs enthousiastes et débordant d'imagination qui nous « vendent » le film avant chaque projection : en particulier les frétillants Bastian Meirssonne, Léo Moreno et Julien Rusconi !

Index des recensions (suite) :

Page 5

Dave Made a Maze, Bill Watter-son, Etats-Unis 2017

Berlin Syndrome, Cate Shortland, Australie 2017

Page 6

El Bar, Alex de la Iglesia, Espagne 2017, 1h42

Contes et Légendes

Baahubali : The Conclusion, S.S. Rajamouli, Inde 2017

Page 7

Princess Raccoon / Operetta tanukigoten, Suzuki Seijun, Japon 2005

Feel-Good Movies

The Little Hours, Jeff Baena, Canada, Etats-Unis 2017

Mon Ange, Harry Cleven, Belgique 2016

Page 8

Kung Fu Yoga / Gong fu yu jia, Stanley Tong, Chine, Inde 2017

Muppets from Space, Tim Hill, Etats-Unis 1999

Thriller et Action aux 4 coins du monde

The LimeHouse Golem, Juan Carlos Medina, Royaume-Uni 2016,

Baby Driver, Edward Wright, Royaume-Uni, Etats-Unis 2017

Page 9

Le Serpent aux mille Coupures, Eric Valette, France 2017

Goran, Nevio Marasovic, Croatie 2016

Blade of the Immortal, Miike Takashi, Japon 2017

Page 10

The Mole Song : Hong Kong Capriccio, Takashi Miike

Science Fiction S.F.

Attraction / Prityajénié, Fedor Bondarchuk, Russie 2017

Jojo's Bizarre Adventure : Diamond is Unbreakable, Miike Takashi, Japon 2017

Barème subjectif pour tenter d'amadouer éducateurs et pédagogues :

* Sujet scabreux, violent ou tout simplement soporifique. Vacuité thématique, banalité technique. « S'est sans doute donné de la peine et en avait ».

** Sans prétention, distrayant, quelques touches d'invention de mise en scène. Possible vision de société, à condition de faire un effort d'imagination. Pas exploitable dans un contexte pédagogique.

*** Récit raisonnablement dynamique et attrayant, bon casting, mise en scène soignée, pour un public curieux, averti ou tout simplement mature. À exploiter avec d'épais gants pédagogiques.

**** Bonne adéquation entre le fond et la forme, thématiques prégnantes, pouvant intéresser un public-cible curieux de tout et possédant un certain bagage culturel.

***** Très bonne adéquation entre le fond et la forme, thématiques intemporelles et prégnantes traitées avec compréhensibilité. Film exploitable dans 2 disciplines du PER, peut-être plus. Adapté à un large public.

Commentaires film par film

Impossible de « couvrir » toutes les sections, donc je vous renvoie au site du NIFFF pour la totalité du programme et la distribution des prix. Et je vous présente ci-après les titres, toutes sections confondues, regroupés selon des critères forcément un peu tirés par les cheveux. J'aurais bien mis ici ou là, une étoile de plus, mais comme ce barème essaie de lorgner du côté du PER, il est sou-

vent difficile d'attribuer le laissez-passer étoilé !

Dérives adolescentes – Coming out tous azimuts

Super Dark Times, Kevin Phillips, Etats-Unis 2017, 1h40, (Compétition internationale) – Narcisse du meilleur film ***

Années 1990, dans une banlieue américaine. Deux lycéens inséparables (encore boutonneux de l'intérieur), Zach et Josh, partagent un peu tout : la procrastination, les bavasseries, les balades à vélo, les jeux vidéo, les films pornos, l'isolement et le harcèlement à l'école, l'absence d'un père à la maison et même des sentiments pour la même fille. Un jour, leur relation bascule. Le vol puis l'ingestion d'une herbe hallucinogène, l'emprunt du katami du grand frère de Zach (« Marine » en mission commandée), initie une spirale de violence, de paranoïa et de culpabilité qui aspire les deux ados. Zach and Josh ne plongent pas seuls : ils sont quatre lorsque l'un d'eux est tué accidentellement par Josh. Dans la panique, ils enterrent le corps. Et c'en est fini de leur adolescence insouciance. Josh devient de plus en plus bizarre, agressif, arrogant. Un autre lycéen dont Josh était le souffre-douleur meurt. Zach et lui ne se parlent plus. Perte d'innocence, mort d'une amitié, descente en enfer. On repense alors à la scène d'ouverture : un cerf agonisant, gisant sur le sol d'une classe après avoir passé au travers d'une fenêtre, est en train de se vider de son sang. Le policier accouru écarte les curieux et piétine violemment la tête de l'animal pour l'achever. Sans états d'âme. Cette première scène a peut-être anesthésié les sens des témoins, et permis ainsi toutes les dérives possibles ? Ou les singes de la sagesse ont-ils passé par là ? En l'absence de pères, de frères, de représentants de l'ordre qui pourraient être des modèles, vers qui peuvent se tourner ces jeunes ?

Index des recensions (fin) :

Page 11

The Endless / Eternels, Justin Benson, Aaron Moorhead, Etats-Unis 2017

Dans une Galaxie près de chez vous, Claude Desrosiers, Canada 2004

Page 12

Colossal, Nacho Vigalondo, Canada, Espagne 2017

The World's End, Edgar Wright, Royaume-Uni, Etats-Unis, Japon 2013

Page 13

Reset, Chang, Chine 2017

Black Hollow Cage / Sadra González-Perellón, Espagne 2017

Histoire et Cinéma

Viking, Andreï Kravtchouk, Russie 2016



Super Dark Times



Mon Mon Mon Monsters

Kevin Phillips ne semble pas faire grande confiance aux femmes. Film propice aux exégèses, certes, mais méritait-il vraiment ce Narcisse ?

Mon Mon Mon Monsters, Giddens Ko, Taiwan 2017, 1h51, (Compétition internationale) ****

Ce film d'horreur sombre et gore se déroulant dans un lycée pose toutes sortes de questions sur notre société. En démontrant très vite que les êtres que l'on qualifie de monstrueux ne sont pas toujours ceux qu'on croit... Quatre ados sous le coup d'une sanction éducative (prendre soin des aînés) déroboient à un vieillard un coffre qu'ils croient rempli d'or, mais leur acte ne sert qu'à libérer deux créatures se nourrissant de chair humaine ! Le quatuor parvient à en capturer une, l'autre leur échappe. Ils séquestrent leur monstre, le torturent. Parmi les quatre, le timide Lin Shu-Wei, moins féroce que ses trois camarades, ne s'oppose jamais ouvertement à la calvaire de leur victime. Le parfait exemple de celui qui regarde ailleurs et se tait. Lâche, bien que lucide, comme la professeure de lycéens, qui jamais ne prend le parti des opprimés contre leurs camarades plus riches qui font porter aux plus faibles la responsabilité de leurs malversations. Chacun a les mains sales dans le film, même et surtout Lin Shu-Wei, qui n'écoute pas sa conscience. Quant aux deux monstres cannibales, deux sœurs, elles n'ont pas voulu leur sort, elles se défendent mutuellement, et sont, à tout prendre, moins monstrueuses que les humains. Une sanglante fable sociale se prêtant à toutes exégèses à laquelle j'aurais donné le Narcisse du meilleur film !

Tragedy Girls, Tyler MacIntyre, Etats-Unis, Canada 2017, 1h36, (Compétition internationale) *** Pour booster leur succès sur les réseaux sociaux, où elles présen-

tent tout et n'importe quoi, du moment qu'il s'agit de mort violente, tueries, tragédies, faits divers ju-teux, deux lycéennes décident de kidnapper un serial killer en espérant devenir des légendes de l'horreur et tout apprendre de lui. Quoi de mieux qu'un coach qui s'y connaît ? Les « likes » vont couler à flots... et le sang aussi ! Elles vont assassiner à cœur joie, en veillant bien à ce que les morts violentes n'aient pas l'air d'accidents ! L'important : les commentaires sentencieux et hashtags sur leur site, et tous les visiteurs que cela leur procure. Un mélange d'horreur genre « slasher » et de comédie noire réunissant trois psychopathes dont deux sont des teenagers que leurs parents croient innocentes comme au jour de leur naissance. Bien ancré dans notre époque d'intoxication aux réseaux sociaux, ce film fait rire et peut-être un peu grincer des dents

Grave / Raw, Julia Ducournau, France, Belgique 2016, 1h40, (Ultra Movies) ***

Dans la famille de Justine tout le monde est vétérinaire et chacun est végétarien. À 16 ans, cette adolescente première de classe est sur le point d'intégrer l'école vétérinaire où sa sœur aînée, Alexia, est également élève. Mais la vie n'est pas facile pour les étudiants de première année, le bizutage commence très vite, très fort, très sanglant, et Justine ne peut compter sur la protection de sa sœur. Elle est obligée de manger un rein de lapin cru ! Cette expérience pénible n'est pas sans conséquences sur l'adolescente qui commence à développer un étrange comportement. Quel choix curieux, pour des végétariens, que celui d'une école vétérinaire caractérisée par l'omniprésence d'animaux, entiers, morts, vivants, en morceaux, au frigo, en bocaux. Mal dans sa peau, mal dans son environnement, Justine va chavirer, faire un grand saut, et goûter un petit bout de chair... humaine. Et y prendre goût. Ce plaisir cannibale va



devenir son plaisir caché, son plaisir tout court. Et allons encore plus loin : son plaisir de la chair, c'est ça, avec la transgression radicale que cela comporte. Elle a ça dans le sang. Vous saurez pourquoi si vous restez jusqu'à la dernière scène.

Dystopies

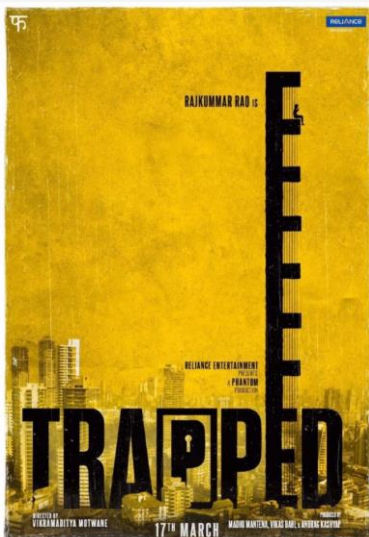
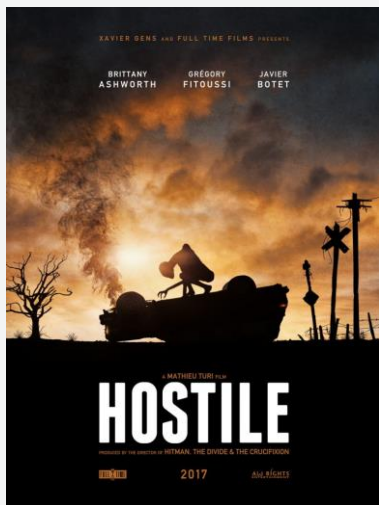
Stille Reserven / Réserves occultes, Valentin Hitz, Suisse, Autriche, Allemagne 2016, 1h36 (Amazing Switzerland) ****

Cette dystopie se joue à Vienne, en 2033. Dans une société où presque chaque individu est endetté et où nul n'a le droit de mourir volontairement : mort ou vif, le citoyen doit payer ses dettes. Un puissant consortium d'assurances a instauré un système d'assurance-mort, qui permet à celui qui peut se l'offrir de mourir en paix. La fin de vie (souhaitée ou provoquée) d'un citoyen non-assuré est interrompue par un commando qui ne le sauve pas de la mort, mais le plonge dans un état végétatif permanent, avant de le déposer dans l'un des milliers de casiers-cellules pour morts-vivants. À l'état végétatif, entubés, branchés, perfusés, langés, etc., ils sont maintenus dans un coma définitif et constituent un vaste réservoir de données (collectées de leur cerveau), de ventres-porteurs et d'organes. Les assurances-mort ne sont pas à la portée de chacun, et rares sont ceux qui peuvent se l'offrir. Vincent Bauman, toujours sur son 31, pas un cheveu ne dépasse, est vendeur d'assurances. Il a grimpé les échelons de la hiérarchie et ne fait pas de sentiment dans l'exercice ses fonctions. Lisa Sokulova, fille de bonne famille, a choisi de vivre dans un quartier underground de Vienne pour rejoindre les groupes rebelles qui défendent le droit de choisir (vivre ou mourir). La rencontre de Lisa et Vincent va bouleverser leurs deux vies. Vincent perd son poste, tente d'aider Lisa dans son combat, et expérimente

la détresse des citoyens de deuxième classe, ceux que le système exploite et détruit. Ce film à l'atmosphère totalement glauque est en couleurs, mais on le ressent en noir et blanc. Le déroulement fatal de l'improbable histoire d'amour dans une société où l'individu a perdu tous ses droits et est traité comme une pièce de bétail nous glace, et nous fait un peu l'effet d'un conte noir qui en dit long sur ce que nous pourrions vivre demain. C'est le troisième long métrage de Valentin Hitz, réalisé 13 ans après le précédent, **Kaltfront** (2013).

Hostile, Mathieu Turi, France 2017, 1h22, (Compétition internationale) – Prix de la Jeunesse décerné par le Lycée Denis-de-Rougemont ***

Dans cette dystopie post-apocalyptique alternant séquences actuelles avec analepses : Juliette, une jeune femme intrépide et écorchée par la vie, est bloquée en pleine nuit dans le désert, sa jeep sur le toit, au retour d'une expédition dans un monde ravagé par une épidémie. L'espèce humaine est en voie d'extinction, les survivants se battent pour survivre, ne sortent que le jour, car dès la nuit tombée, d'étranges créatures s'attaquent aux humains. Le sort de Juliette n'est guère enviable, les bribes de son passé qui alternent avec les moments présents évoquent un bonheur gâché : sa rencontre avec Jack, un homme qui l'aimait et voulait la rendre heureuse. Mais une droguée alcoolique pouvait-elle vivre une vie normale, après s'être systématiquement détruite pendant des années ? Leur bébé mort-né ne fut-il pas le fruit de ses addictions ? La mort de Jack dans une attaque terroriste, la conséquence de leur dernière dispute ? Ces allers-retours entre le passé et le présent permettent d'esquisser une histoire romantique sur fond d'apocalypse, qui va culminer dans une étreinte avec une créature de la nuit.



Survival

Trapped, Vikramaditya Motwane, Inde 2017, 1h45 (New Cinema from Asia) – Prix du meilleur film asiatique ****

Pressé de se mettre en ménage avec la femme qu'il aime, Shaurya (Rakjummar Rao) cherche désespérément un logement. Rien n'est à la portée de son maigre salaire d'employé de bureau. Lorsque un individu l'emmène voir un logement plutôt vaste, au quinzième étage d'un gratte-ciel, accessible au bas prix que Shaurya peut se permettre, c'est une chance inespérée ! Shaurya paie des arrhes, s'installe ... et se retrouve coincé à l'intérieur de l'appartement dans le building pas terminé, et inhabité. La batterie de son portable est vide, il n'a rien à manger, ni eau ni électricité ne fonctionnent, et Mumbai pourtant grouillant de gens n'entend pas les appels de plus en plus enrôlés du prisonnier. Il y a bien un gardien censé interdire l'accès aux étages, mais il passe son temps couché, des écouteurs dans les oreilles. Durant près de dix jours, Shaurya va faire preuve de plus en plus d'imagination, entre des attaques de défaitisme, pour essayer de rester en vie et de se faire remarquer, et il se découvrira des forces et des réserves qu'il ignorait posséder. Palpitant thriller qui se joue en huis-clos, avec un personnage et quelques bestioles. L'acteur Rajkummar Rao porte le film dans sa presque intégralité, et ce pratiquement sans paroles : une performance ! Cerise sur le gâteau : ce film offre une étude de société (les mariages arrangés, le statut de la femme, les réalités économiques des petits salariés, la crise du logement, les aberrations de l'urbanisme, l'analphabétisme, etc.)

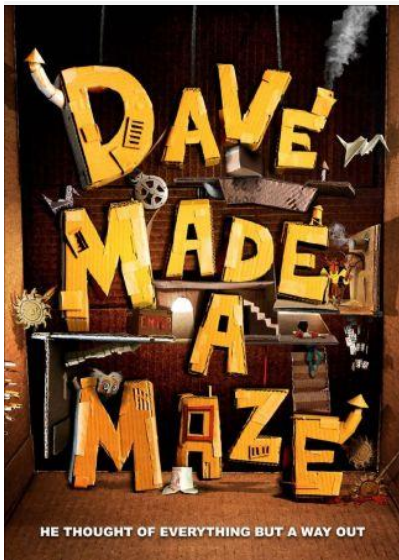
Dave Made a Maze, Bill Watterson, Etats-Unis 2017, 1h20, (Compétition internationale) ****

Dave, en l'absence de sa compagne Annie, s'est construit un labyrinthe dans son salon, avec des cartons et emballages divers.

Mais il ne réussit plus à en sortir. Son amie rassemble alors une équipe pour l'extraire de son labyrinthe pullulant de pièges mortels, d'origamis tueurs et... qui héberge même un minotaure sanguinaire. Tous ne s'en sortiront pas vivants. Bill Watterson a certainement dû tomber sur le site **Dave de amazes Bunny Labyrinthe 16** (voir ci-contre) et il a construit sa fable à partir de là. Le film déborde d'inventions visuelles, réveille nos peurs d'enfant, notre imaginaire et tout ce dont il s'est nourri depuis notre âge le plus tendre, un film d'horreur et d'aventures fait avec des moyens si modestes (les flots de sang, ce sont des rubans rouges) qu'ils en dédramatisent le potentiel effrayant pour ne laisser qu'une errance dans un labyrinthe, un lieu où l'on se perd par excellence, et dont la plupart ressortiront. Une bonne dose de « suspension of disbelief » (suspension de l'incrédulité), et le tour est joué.

Berlin Syndrome, Cate Shortland, Australie 2017, 1h56 – (Films of the Third Kind) ***

On connaît le syndrome de Stockholm, voici celui de Berlin, dévoilé dans ce thriller psychologique adapté du roman éponyme de Mélanie Joosten (2011). Clare, une jeune Australienne (Teresa Palmer), arrive à Berlin, avec sac à dos et appareil-photo, pour préparer un livre sur l'architecture de l'ex-Berlin-Est. Elle fait la connaissance d'un jeune séduisant enseignant allemand, Andi (Max Riemelt). Ils se plaisent, elle passe la nuit chez lui. Mais ce qui semble être le début d'une histoire d'amour a déjà viré au drame. Lorsque Clare se réveille le lendemain, elle est seule dans un appartement verrouillé, les fenêtres ont double ou quadruple vitrage, sa carte Sim a disparu. Elle se retrouve prisonnière d'un homme qui n'a nulle intention de la laisser partir. La jeune femme est terrifiée tout en étant confusément subjuguée par la puissante volonté de son geôlier. Andi se cantonne dans le rôle de



maître absolu, d'amant et de pourvoyeur : il va enseigner chaque jour, et revient avec nourriture, petits cadeaux, menaces ou châtiments, c'est selon. On croit comprendre qu'Andi est devenu le monstre qu'il est parce que sa mère l'a abandonné enfant... Mais cette situation banale et courante de base dans le Berlin actuel, cette ébauche de romance qui tourne au cauchemar létal fait de ce thriller une expérience prenante et fort angoissante.

El Bar, Alex de la Iglesia, Espagne 2017, 1h42, (Compétition internationale) – Nomination pour le Méliès d'argent du meilleur long métrage fantastique européen ***

Madrid, de nos jours. Quelques consommateurs dans un bar de quartier. Soudain, l'un d'eux est abattu d'une balle dans la tête alors qu'il sortait du bar. Un autre client vole à son secours, et est aussi abattu. Ce petit monde terrifié n'y comprend rien et se terre à l'intérieur. Pourquoi eux ? Et où se trouve le tireur ? En fait, chacun ici pourrait être l'assassin, et tous sont des victimes potentielles. De la le public enthousiaste du NIFFF : Iglesia enferme ses personnages dans un huis-clos où ils sont contraints de révéler qui ils sont. Ils n'en deviennent néanmoins pas des personnages substantiels, mais restent des stéréotypes dont les caractéristiques sont tracées au gros trait, et tout aussi caricaturales sont les interactions entre eux. Tenailés entre terreur, espoir, élans égoïstes ou solidaires, ils luttent désespérément pour survivre. Entre thriller et comédie noire, **El Bar** émet des résonances chaotiques, cacophoniques, apocalyptiques, voire scatologiques et miasmatiques, s'impose en fable amphigourique et hyperbolique sur une communauté improbable, miroir possible de notre société.

Contes et Légendes

Baahubali : The Conclusion, S.S. Rajamouli, Inde 2017, 2h57, (New Cinema from Asia) ****

Le film est une production Tolly-wood, qui désigne l'industrie cinématographique en langue telugu, parlée dans le sud de l'Inde. Cette épopée en deux volets narre la légende du Grand Baahubali : *Shivudu, enfant sauvé des eaux et élevé dans un village situé au pied d'une falaise gigantesque de laquelle coulent des cascades tout aussi gigantesques, découvre à l'âge adulte qu'il est de lignée royale : il est une réincarnation, le fils de Baahubali, le roi assassiné par Bhalladeva*. Après le récit épique de la bataille qui fit de son père une légende, commence la saga de Baahubali qui va venger son père, punir l'usurpateur Bhalladeva et sauver la reine Devasena qui a été asservie par le terrible tyran, avant de réclamer sa couronne légitime... (résumé sous toute réserve, qui mêle joyeusement 1^{er} et 2^{ème} volet, lesquels se recourent et perdent le spectateur lambda).

On attendait avec impatience cette « deuxième partie » qui n'a pas manqué de galvaniser à nouveau le public enthousiaste du NIFFF : les fans de Baahubali ont communiqué dans leur amour des grandes épopées du cinéma indien avec leurs hordes de héros méga-personnages substantiels, musclés plus grands que nature, mais restent des stéréotypes dont les caractéristiques sont tracées au hors du commun, leurs combats épiques sur terre, dans les airs et les eaux, leurs costumes richissimes mement ornés aux couleurs éblouissantes, la magnificence des luxueux palais, la splendeur des paysages surnaturels, on adore, juste pour le plaisir des yeux et pour la magie du cinéma! Sans oublier le plaisir malsain à découvrir les sombres intrigues de cour, la scélératesse au sein des familles, l'aveuglement des uns face à la trahison des autres, les vengeances qui s'exercent sur des décennies... Tout est dans la démesure, le superlatif, le gigantesque ! Fresque monumentale et audacieuse : du Michel-Ange made in India !



Princess Raccoon / Operetta tanuki goten, Suzuki Seijun, Japon 2005, 1h51, ****

Une fable merveilleuse, plus exactement un musical (voir le titre japonais), qui dépeint l'amour impossible entre Tanukihime, Princesse aimée par un homme, la petite raton laveur qui a forme humaine, et le prince Amechiyo banni de son royaume par un père jaloux de sa beauté (Blanche-Neige pas loin ...). Le prince et la princesse s'aiment, mais n'en ont pas le droit. Un humain ne doit jamais tomber amoureux d'une « tanuki », et vice-versa. De nombreux obstacles vont se dresser entre eux. Seule la montagne sacrée du Mont Kairasu peut receler une solution à leurs amours maudites. Audacieuse création, pot-pourri des tubes du théâtre Kabuki, du rap, et autres musicals hollywoodiens. Une occasion de voir, entre autre, Zhang Ziyi faire des claquettes en kimono et de l'entendre chanter en japonais et en chinois ! Tourné à la manière du théâtre filmé, en studio, avec des décors mobiles et très peu d'inserts extérieurs, le film se veut « mode » dans un registre multiculturel, et c'est ce qui fait tout son charme si l'on n'est pas rigide puriste. Suzuki avait 82 ans lorsqu'il a réalisé cette œuvre très différente de tout ce que le réalisateur avait fait dans sa carrière !

Feel-Good Movies

The Little Hours, Jeff Baena, Canada, Etats-Unis 2017, 1h30 (Compétition internationale) ***

L'an 1347, un couvent dans la campagne italienne. Les nonnes, libéré, elle n'est pas consciente de pureté et de modestie, ne cessent de surprendre dans **The Little Hours**. Leur libido est très active, leur langage particulièrement et anachroniquement ordurier (utilisant à foison le F-Word), leur frustration sans limites... Et ceci sa mère ou Madeleine qui étrennent le vide (ce qui frise le ridicule). Une jolie histoire truffée d'incohérences, on y croit avec un personnage a quelque chose à méga-dose de « suspension de l'incrédulité ».

aime un peu trop le vin de messe, Massetto le jardinier qui prétend être sourd et muet, la mère supérieure qui retrouve régulièrement le Père Tommasso dans la forêt, la belle Alessandra qui rêve d'être aimée par un homme, la petite Geneva qui rêve, elle, d'une femme... C'est lointainement inspiré par la première histoire racontée le 3^{ème} jour, dans le Decameron (Boccaccio), et on pourrait rajouter « vue par les Monty Pythons » ! Et si le personnage de Clint Eastwood se faisait carrément démembrer par les pensionnaires de l'école où il avait trouvé refuge dans **Les Proies (The Beguiled)**, Don Siegel, USA 1971), ici, Massetto, le Père Tommasso et les accortes nonnes surmontent tous les interdits pour se consacrer au plaisir. Une ode aux « petites heures » de bonheur de la vie !

Mon Ange, Harry Clevon, Belgique 2016, 1h20, (Compétition internationale) – Mention spéciale du Jury des décors mobiles et très peu ***

Suite à la mystérieuse disparition de son mari (un vrai David Copperfield) en plein spectacle de magie, Louise, folle de douleur, est intervenue dans un asile psychiatrique. Elle met au monde un petit garçon invisible qu'elle prénomme « Mon Ange ». Elle le protège de tout son amour et le met en garde contre ce monde qui ne tolère pas la différence : il ne devra jamais se dévoiler. Lorsqu'elle décède, « Mon Ange » quitte l'asile, et retourne dans la maison familiale. Il rencontre Madeleine, une jeune aveugle qu'il peut aimer en toute liberté, elle n'est pas consciente de son invisibilité. Jusqu'au jour où Madeleine subit une opération qui lui permet de recouvrir la vue. Pourra-t-elle accepter un amoureux doux, poétique. Nous voyons ce que voit « Mon Ange », et parfois sa mère ou Madeleine qui étrennent le vide (ce qui frise le ridicule). Une jolie histoire truffée d'incohérences, on y croit avec un personnage a quelque chose à méga-dose de « suspension de l'incrédulité ».



Kung Fu Yoga / Gong fu yu jia, Stanley Tong, Chine, Inde 2017, 1h47 (New Cinema from Asia) ***
L'archéologue chinois Jack (Jackie Chan) fait équipe avec la splendide professeure indienne Ashmita et sa non moins superbe assistante Kyra pour retrouver le trésor perdu de Magadha. Leur quête les mène au Tibet, à Dubai, et en Inde, de palais en grottes, en passant par des ménageries privées... Avec ce titre qui rappelle « Kung Fu Panda », on sait que le film ne se prend pas au sérieux, ce qui se confirme dans la scène finale : tous les protagonistes dansent une chorégraphie Bollywoodienne, en costumes chatoyants, dans le temple où le trésor demeurera à jamais ! Péripéties, cascades, duels virevoltants : un feu d'artifice visuel et une maxidose de bonne humeur !

Muppets from Space, Tim Hill, Etats-Unis 1999, 1h27, (Rions dans l'Espace) ***
Gonzo se sent seul, mal aimé, dépressif, et craint d'être l'unique survivant de son espèce (pas très bien définie). Il se voit, en rêve, abandonné par l'arche de Noé.
Baby Driver, Edward Wright, Royaume-Uni, Etats-Unis 2017, 1h53 (Film de Clôture) – Distribué en Suisse par Sony, sortie le 19 juillet 2017 ****
Depuis la mort de sa mère dans un accident dont il est sorti presque indemne, mais mutique, Baby protège la terre des menaces extraterrestres. Avec ce scénario loufoque, on retrouve les Muppets, Kermit, Miss Piggy et tous les autres, et on apprécie les apparitions d'une palette d'acteurs comme Hulk Hogan, Andie MacDowell, Ray Liotta, David Arquette, F. Murray Abraham, Jeffrey Tambor, etc. Très savoureux, sans prétention et un brin nostalgique.

Thriller et Action aux 4 coin du monde

The LimeHouse Golem, Juan Carlos Medina, Royaume-Uni

2016, 1h45, (Films of the Third Kind) ****

Londres, 1880. Alors que Jack l'Eventreur sévit à Whitechapel, une autre série de meurtres secoue le quartier malfamé de Li-Chan dans l'East-End. Selon la rumeur, ces crimes ne peuvent avoir été perpétrés que par le Golem, une créature de la mythologie juive. Scotland Yard envoie John Kildare (excellent Bill Nighy), l'un de ses meilleurs détectives, pour tenter de résoudre l'affaire. Ce n'est pas que ses supérieurs croient en ses compétences de fin limier, mais Kildare étant suspecté d'homosexualité, il sera le bouc-émissaire idéal si les crimes restaient impunis ! Kildare enquête, progresse même de plus en plus, avec l'aide d'une jeune femme (Olivia Cooke) soupçonnée d'avoir empoisonné son mari. Le film est fidèle à l'atmosphère glauque, angoissante et feutrée du best-seller de Peter Ackroyd, paru en 1994 et à sa critique d'une société puritaine et hypocrite. La beauté esthétique, la sobriété des dialogues, l'intrigue « poisseuse » font de ce conte gothique un incontournable.

Baby Driver, Edward Wright, Royaume-Uni, Etats-Unis 2017, 1h53 (Film de Clôture) – Distribué en Suisse par Sony, sortie le 19 juillet 2017 ****
Depuis la mort de sa mère dans un accident dont il est sorti presque indemne, mais mutique, Baby ne sort jamais sans ses écouteurs aux oreilles : il écoute en permanence de la musique (en fait pour couvrir les acouphènes dont il souffre), ce qui ne l'empêche pas de suivre parfaitement toute conversation ! Chauffeur au service de Doc (Kevin Spacey), un caïd de la pègre qui fait un peu figure de père, Baby est un as de la « voiture de fuite » (getaway car) ! Dans les braquages, les chansons qu'il écoute lui servent aussi de minuterie pour une évasion calculée au chrono. Nous entendons ces musiques que Baby écoute, et qu'il semble « chanter » en play-back :



mais en fait, pas un son ne sort de sa bouche. Il est muet, ou prétend l'être. Les musiques sur son vieil iPod sont vitales pour lui : elles

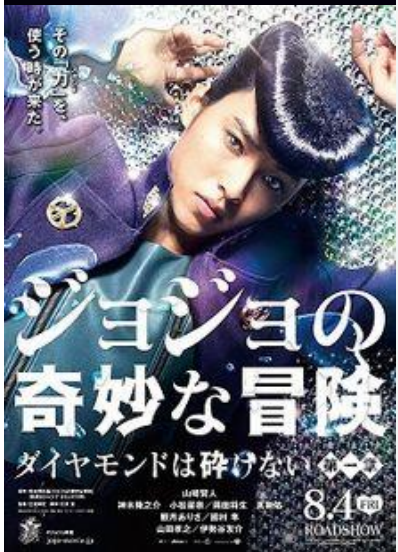
son lien avec un passé qui le rongent. Il n'a pas choisi de servir quelque part en Croatie, dans une Doc de gaîté de cœur, il a une dette à payer et est seul à prendre soin de son « père » (adoptif ?) il gagne mal sa vie, il est porté sur invalide. Lorsqu'il rencontre la fille à l'alcool, un vrai loser qui ne cesse de ses rêves, il tente de mettre fin de sa collaboration avec le grand belle et riche Lina. Doit-il son bon-patron. Mais celui-ci lui confie un dernier contrat, avec des malfrats Alors qu'il aide son meilleur ami à bêtes, venimeux et indisciplinés, et aménager un sauna, que son annule braquage tourne mal. L'avenir de Baby, et de ceux qu'il aime est en jeu. On peut presque parler d'un Musical d'action à la sauce Nicolas Winding Refn assaisonnée de Tarantino ! Film de casse original et plein d'humour, au style fluide, et personnage principal très attachant : courez-y !

Le Serpent aux mille Coupures, (Eric Valette, France 2017, 1h44, (Films of the Third Kind) ****

Sud-Ouest de la France, une nuit d'hiver 2015. Dans ce thriller choral, plusieurs véhicules convergent vers un lieu donné en plein pays d'Oc. Dans l'un d'eux, trois trafiquants de drogue qu'un motard abat froidement avant de se réfugier dans une ferme dont il prend les trois occupants en otages. À

Blade of the Immortal, Miike Takeshi, Japon 2017, 2h20, (New Cinema from Asia) ****

Adapté du manga éponyme de Hiroaki Samura (paru en 1993), ce 100^{ème} film de Miike propose (qui s'en étonnerait ?), une surenchère de violence : gerbes de sang et d'entrailles, de membres sectionnés, de combats improbables à 1 contre des dizaines, voire des centaines. Et le samouraï qu'une malédiction a condamné à la vie éternelle (des vers de sang (bloodworms) recousent ses blessures, et même ses vêtements, semble-t-il) peut toujours se relever, même découpé et en scène de ce thriller qui sent bon le western, tourné en France et en Belgique, est précise, le rythme soutenu, et le dénouement juste. Que demander de plus ?



JoJo (Kento Yamazaki)

de samourais dévoyés. Cet his-
pide anti-héros qui ne peut mourir
titube dans presque toutes ses
apparitions, tant à cause de
l'alcool que de ses blessures
mortelles, et traîne son mal de
vivre, son caractère de cochon et
sa condamnation à vivre à travers
tout le film. La spirale de violence
va croissant, ne vous en déplaise,
et chaque scène réussit à faire
pis, mieux et plus que la précé-
dente. Toutes les armes blanches
possibles sont déployées par
l'invincible, toutes les blessures
imaginables régénérées par les
vers de sang. Pas trace de mono-
tonie : Miike a su varier à l'infini la
mise en scène et les chorégra-
phies de combat. Le tout avec une
précision ébouriffante. Rien que
pour la forme, cela vaut le détour !

**The Mole Song : Hong Kong
Capriccio**, Takashi Miike, Japon
2016, 2h08,) **,

Encore une adaptation de manga
dans laquelle un super-flic infiltré
dans la pègre affronte yakuzas,
triades et autres malfrats dans
une surenchère de combats, bou-
cheries, lames ensanglantées,
gags et grimaces, etc. qui m'ont
laissée de marbre. Envie ni de
rire, ni de vomir, simplement de
sortir. Monsieur Miike est certes
charmant et ce fut un plaisir
d'assister à son entretien avec
l'écrivain et traducteur Tom MES,
(lequel a écrit déjà deux opus sur
le réalisateur), et de l'entendre
rêver d'un scénario dans lequel
des yakuzas sortiraient du Lac de
Neuchâtel pour attaquer la ville !
Mais de là à lui délivrer un blanc-
seing pour toutes ses œuvres
passées, présentes et à venir

Science Fiction S.F.

Attraction / Prityajénié, Fedor
Bondarchuk, Russie 2017, 2h13,
(Russia Extravaganza) ****

L'histoire tourne autour du colonel
Valentin Lebedev (Oleg Menchi-
kov), responsable des opérations
militaires, de sa fille Yulia, qui
tombe amoureuse de l'alien

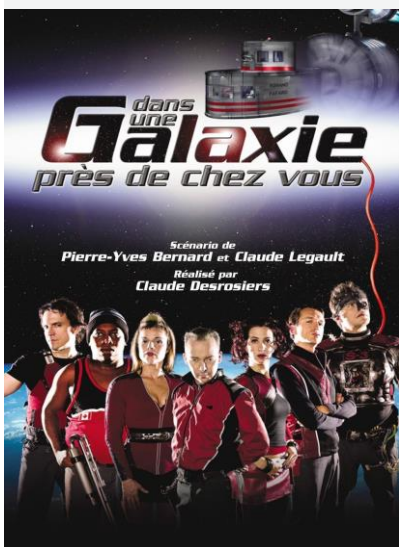
Hekon, et de Artyom, le jeune
Russe qu'elle quitte pour Hekon.
Ce dernier appartient à une race
humanoïde technologiquement
fort avancée. Son vaisseau spatial
en mission d'observation et de
recherche a été endommagé par
une pluie de météores, et l'armée
russe qui tirait sur les météores a
aussi tiré sur le vaisseau. Lequel
s'est écrasé en pleine ville de
Moscou, tuant des centaines de
personnes. Les Moscovites com-
ptent leurs morts, le désespoir et la
colère enflent, tandis que Yulia
recueille l'alien Hekon blessé et
s'éprend de lui. Le gouvernement
russe hésite sur l'attitude à adop-
ter face au vaisseau spatial :
s'agit-il d'une invasion extrater-
restre ou d'un accident ? Suivant
les conseils du colonel Lebedev,
les troupes gouvernementales se
contentent, dans un premier
temps, d'interdire l'approche du
vaisseau spatial et de laisser le
soin à ses passagers de réparer
leur engin. Mais les Russes en
colère veulent en découdre pour
venger leurs morts, une émeute
se prépare, guidée par l'ex-petit
ami de Yulia qui veut se venger
d'avoir été largué. L'affrontement
fera des victimes, le message de
conciliation et d'ouverture viendra
des aliens, les humains ont beau-
coup à apprendre d'eux. Beau
message rassembleur. Visuelle-
ment, les effets spéciaux de ce
premier film d'invasion extrater-
restre russe sont impressionnants,
en particulier l'atterrissage forcé
de la soucoupe volante dans
Moscou.

**Jojo's Bizarre Adventure : Dia-
mond is Unbreakable**, Miike Ta-
kashi, Japon 2017, 2h, (Compéti-
tion internationale) – Prix RTS du
Public ***

Pour son 101^e film, Miike Takashi
(en collaboration avec la Toho
japonaise et les Warner Bros.) a
porté à l'écran quelques épisodes
de ce manga « culte » de Araki
Hirohiko, dans lequel... (ici devrait
venir un bref résumé, mais c'est
trop compliqué pour les ignares
de mon genre qui ne sont pas



Aaron Moorhead et Justin Benson, réalisateurs et acteurs de *The Endless*



abonnés aux mangas, donc, pas de « pitch » du film). Je me suis contentée d'admirer la mise en scène, la belle allure des jeunes héros dont la coupe de cheveux est pour le moins surprenante, la coordination entre eux et leur « Stand », force intérieure qu'on pourrait aussi baptiser « avatar », dans des combats martiaux époustoufflants. Tout en appréciant l'inventivité, l'humour, l'esthétique et la presque poésie du film, ainsi que l'absence d'ultra violence, si chère au réalisateur. En son temps, je n'avais guère apprécié *Ichi the Killer* (2001, adaptation d'un manga d'Hideo Yamamoto), justement à cause de ses débordements « gore ».

The Endless / Eternels, Justin Benson, Aaron Moorhead, Etats-Unis 2017, 1h51, (Compétition internationale) – Prix NIFFF de la Critique internationale ***

En 2012, le NIFFF avait projeté **Resolution**, le premier film du duo Benson-Moorhead, dans lequel des individus se retrouvaient emprisonnés dans un espace spatio-temporel par une entité mystérieuse. On retrouve un peu le même topo dans ce troisième film : deux frères (interprétés par les deux réalisateurs) reçoivent une vidéo les invitant à retourner à Arcadia et rendre visite aux membres d'une secte qu'ils avaient leur ayant apporté aucune véritable satisfaction (ils vivent en effet de petits boulots), ils décident donc de répondre à l'invitation. Surprise : ils découvrent des gens heureux, qui mangent sainement, fabriquent de la bière artisanale, et semblent affranchis de l'universel consumérisme galopant. Que demander de mieux ? Il est vrai qu'ils n'ont pas pris une ride, qu'ils pratiquent des jeux comme « the struggle », consistant à tirer sur une corde dont l'autre extrémité se perd dans les nuages, que dans le ciel, on aperçoit deux, voire trois lunes... Et c'est sans compter les effets sonores inquiétants. Et les bulles spatio-temporelles dans lesquelles

sont enfermés certains ? Et les photos (qui tombent du ciel) de l'instant présent ? Peut-on quitter Arcadia ? Y a-t-il une entité mystérieuse dirigeant Arcadia ? Autant de questions qui resteront sans réponse. Le mystère de ce cosmos lovecraftien ne cesse de s'épaissir.

Dans une Galaxie près de chez vous, Claude Desrosiers, Canada 2004, 1h49, (Rions dans l'Espace) ***

DUGPDCV est une série télévisée québécoise qui raconte la quête du vaisseau spatial canadien *Romano Fafard* (Fafard est un fournisier québécois de compost et fumier, ndlr), à la recherche d'une planète d'accueil pour l'humanité, la terre devenant invivable à cause de la pollution. Dans le style : Les Nuls à la conquête de l'Espace... Le Desrosiers est le premier film tiré de cette série. Au début du film, le texte suivant est dit par James Hyndman, et nous met tout de suite dans l'esprit du film : « *Nous sommes en 2034, la situation sur la Terre est catastrophique, la couche d'ozone a été complètement détruite par les gaz carboniques des voitures, l'industrie chimique et le push-push en cacanne. Résultat: la Terre se meurt sous les rayons du soleil, il faut donc trouver une nouvelle planète pour y déménager 6 milliards de tatas. La fédération planétaire se tourne vers la première puissance mondiale, le Canada. C'est le savoir-faire canadien qui permet l'envoi le 28 octobre 2034 du vaisseau spatial Romano-Fafard qui quitte la Terre vers les confins de l'univers, là où la main de l'homme n'a jamais mis le pied.* »

Le capitaine Charles Patenaude et son équipage s'envolent ainsi vers les confins de l'univers. Patenaude est un chef gentil, un peu indécis, et surtout un lamentable orateur, incapable de mémoriser les aphorismes et dictons dont il truffe ses discours, qu'il ne peut jamais achever correctement (toute vérité ... n'est pas toujours vraie ; après la pluie ... le gazon est mouillé ; il



ne faut pas vendre la peau de son reflet, le kaiju de Seoul, et l'ours ... surtout s'il n'est pas d'accord avec le prix, ... etc). Il n'a en outre aucun sens de l'humour et ses blagues ne font rire personne.

Chaque membre de l'équipage a des tares plus ou moins graves et la plupart du temps parfaitement ridicules. Ce qui donne une équipe scientifique qui porte à rire et y réussit parfaitement. Une série canadienne à succès qu'il était amusant de découvrir.

Colossal, Nacho Vigalondo, Canada, Espagne 2017, 1h50, (Films of the Third Kind) ***

Dans cette fable sensationnelle, Anne Hathaway incarne à la fois Gloria, une jeune femme à problèmes, et une lointaine parente de Godzilla. Gloria est une journaliste new-yorkaise au chômage qui vit chez son copain et boit pour oublier. Lorsqu'elle refuse de « consulter », son fiancé la met à la porte. Elle n'a qu'une solution : retourner dans son bled natal s'installer dans la maison familiale inhabitée. Elle retrouve là-bas Oscar (Jason Sudeikis), un ami d'enfance, qui l'aide à se meubler et lui offre même un travail de serveuse. Au même moment, à Séoul, une créature gigantesque surgit dans la ville et fait beaucoup de dégâts. Gloria ne tarde pas à remarquer que ses gestes sont étrangement connectés à ceux de la créature, toujours à la même heure, 08h05 du matin. Ce constat la bouleverse, et elle se demande comment sa modeste personne peut soudain avoir un effet si colossal à l'autre bout du monde... Elle va dès lors s'efforcer de réduire les dégâts et le nombre de victimes au minimum. **Colossal** est un film fantastique, mais aussi un drame psychologique (Oscar, déçu et envieux, tombe le masque de bon type rieur pour devenir tyranique et cruel. Gloria peine à gérer les traumatismes passés qu'elle a peut-être partagés avec Oscar, sa présente dépression, son alcoolisme...), et enfin un film d'apprentissage (Gloria part dans une quête identitaire, en observant

son reflet, le kaiju de Seoul, et aussi en se confrontant à ses camarades d'enfance et à ce qu'ils sont devenus).

The World's End, Edgar Wright, Royaume-Uni, Etats-Unis, Japon 2013, 1h49, (Rions dans l'Espace) ***

L'histoire débute le 22 juin 1990 dans la petite ville anglaise de Newton Haven : cinq adolescents fêtent la fin des cours en se lançant dans une méga-tournée des pubs locaux aux fins de boire jusqu'à plus soif. Ivres bien avant la fin de leur tournée, ils ne parviendront pas à atteindre le dernier pub sur leur liste : **The World's End** (La Fin du Monde). Ce qui frustre féroce Gary King, le meneur. Ce même Gary, adolescent éternel et glandeur incorrigible, décide vingt ans plus tard de reprendre le marathon alcoolisé là où ils avaient renoncé. Il peine, mais réussit toutefois à convaincre ses quatre anciens acolytes de le suivre. Tous ont une vie bien rangée, et cette folie les effraie tout en les attirant. Le « club des cinq » ne reconnaît guère les gens, ni les lieux. L'expérience devient de plus en plus étrange. Lors d'une bagarre qu'ils amorcent avec des jeunes, ils s'aperçoivent que ceux-ci explosent sous les coups, que leur sang est bleu, et que, même décapités et démembrés, ils ne meurent pas et se reconstituent. Le quintette commence à comprendre que des extraterrestres ont envahi la ville et cloné les citoyens... Oui, c'est un film partiellement fantastique, qui avait bien sa place au NIFFF, mais j'en ai surtout retenu qu'il va dans tous les sens. Et je n'ai pas réussi à m'intéresser à la virée éthylique de ces quadras coincés dans leur déguisement bourgeois, ni à leurs combats avec les extraterrestres, ni aux logorrhées de Simon Pegg et Nick Frost qui surjouent. J'ai de loin préféré le film de clôture, du même réalisateur, **Baby Driver**.

Reset, Chang, Chine 2017, 1h45,
(Compétition internationale) **

Histoire et Cinéma

L'intrigue de ce thriller futuriste produit par Jackie Chan est focalisée sur la jeune ingénieure scientifique et mère célibataire Sia Tien,

Andrei Kravtchouk nous illustre le créatrice d'une technique qui permet, à ce stade, de se déplacer de 1h50 dans le temps (en utilisant les plus connus sous le nom de Vladimir le Grand, qui régna sur Kiev de 980 à 1015. Il était le fils cadet de d'une entreprise rivale, elle se voit contrainte de livrer la nouvelle technologie ou de perdre son enfant. Sia Tien va se servir de son frère aîné Iaropolk 1^{er} avait assassiné son autre frère Oleg. En exil, il nutes en arrière et déjouer le plan de ce thriller futuriste est assez palpitant, mais dès que l'héroïne et ses remontées dans le temps et s'affronte elle-même, qu'ascenseurs et installations high-tech continuent de fonctionner dans une tour complètement détruite, cela devient franchement ridicule. En outre, les effets spéciaux n'ont pas coûté une fortune et cela se voit, dixit Vincent Frei (fondateur de Art of VFX). Inutile de se demander si le film a un « happy ending »...

Viking, Andreï Kravtchouk, Russie 2016, 2h13, (Russia Extravaganza)***

Black Hollow Cage / Sadrac González-Perellón, Espagne 2017, 1h56, (Ultra Movies) **

Le paisible quotidien d'Alice, ado qui a perdu un bras et porte une prothèse blanche. Elle vit avec son père et son chien-loup dans une maison isolée en pleine forêt. Un jour elle découvre un mystérieux dispositif cubique qui permet de changer le passé. Donc, grâce à cette machine, le réalisateur a brassé la chronologie. Et on n'y comprend plus rien. Le concept du décor parallélépipédo-cubique de la maison, tout en longueur, présentant une sorte d'alignement de containers à deux, ou trois parois et un parallélisme caractérisant la décoration intérieure minimaliste, fait preuve d'une certaine originalité. Quant au reste : dialogue, mise en scène, jeu des interprètes, pas grand-chose à sauver.

parcours de Vladimir Sviatoslavitch (958-1015), dit « Beau-Soleil », le plus connu sous le nom de Vladimir le Grand, qui régna sur Kiev de 980 à 1015. Il était le fils cadet de Sviatoslav 1^{er} et d'une servante, et à la mort de son père, en 972, il fut contraint de s'enfuir après que son frère aîné Iaropolk 1^{er} avait assassiné son autre frère Oleg. En exil, il rassembla une armée de mercenaires vikings afin d'assiéger Novgorod et recouvrer ses droits. Il exécutera son frère aîné en 980, et sera dès lors officiellement le « Grand-Prince Vladimir de Kiev ». Il est l'un des grandes figures de la Russie kiévienne et c'est lui qui introduisit la religion chrétienne dans son pays. La fresque historique que nous avons vue était splendide visuellement : décors, costumes, maquillages, saletés et pestilences, il y a eu un énorme travail de recherche pour nous faire remonter de plus d'un millénaire dans le temps. Mais le scénario péchait par une confusion certaine, les dialogues étaient trop fournis et les sous-titres défilaient trop rapidement pour nous pauvres spectateurs européens pas au fait de l'histoire russe. Ce film aurait mérité une introduction historique calme et claire, un pré-général succint et informatif.

Si vous avez lu jusque là, vous êtes sans doute épuisé-e. Donc conclusion brève : l'éventail proposé aux hôtes du NIFFF est large, varié et rafraîchissant, vous en conviendrez ! Il fait toujours bon de se laisser surprendre en début des grandes vacances sur les rives du lac de Neuchâtel. Suivez le guide et agendez le prochain rendez-vous NIFFF-neuchâtelois : du 6 au 14 juillet 2018 !

Pour en savoir plus :

L'incontournable site du NIFFF :

<http://www.niff.ch/site/fr/accueil>

Autre site incontournable, celui du BIFFF (Brussels International Fantastic Film Festival, créé en 1983, dont le NIFFF est partenaire :

<http://www.biff.net/fr/>

Sans oublier le site du Far East Film Festival, le FEFF, bien sûr :

<http://www.fareastfilm.com/easyne2/homepage.aspx>

Bibliographie sélective

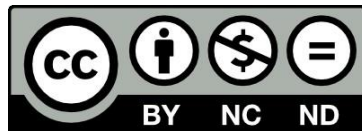
COPPOLA, Antoine : Le cinéma asiatique : Chine, Corée, Japon, Hong-Kong, Taïwan, Ed. L'Harmattan 2004

MES, Tom : Agitator, The Cinema of Takashi Miike, Fab Press 2006, en anglais

MES, Tom : Re-Agitator : A Decade of Writing on Takashi Miike, Fab Press 2013, en anglais

SANCHEZ, Frédéric : Encyclopédie DVD du Cinéma asiatique, Ed. Chiron 2006

GOMBEAUD, Adrien + Collectif : Dictionnaire du Cinéma asiatique, traduction française de STRAUSER Judith, Ed. Nouveau Monde 2008



Suzanne Déglon Scholer enseignante, chargée de communication PromFilm EcoleS, juillet 2017